

La femme à multiples visages

dans *À l'abri de rien* d'Olivier Adam

The Woman with Many Faces

in *A l'abri de rien* by Olivier Adam

Dr Galal GAD GAD GOMAA

Auteur correspondant, Faculté des Lettres, Université de Tobrouk (Libye),
gadgalal60@gmail.com

Soumission : 05.05.2025 – Acceptation : 10.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam dépeint une femme à multiples visage. Elle s'efforce de se libérer et de rendre des services humains aux marginalisés. Son héroïne Marie est une jeune femme, menant une vie banale à laquelle elle a envie de s'arracher. Dès le début du roman, elle est dépressive, au chômage, suite à un geste égaré, elle gère sa profession de femme au foyer. Mariée à Stéphane, conducteur de bus scolaire, avec qui elle a deux enfants. Ennuyeuse de sa vie quotidienne, elle ne trouve plus de sens à son existence si semblable à tant d'autres, ne parvenant plus à s'intéresser à son entourage.

Un jour, elle passe devant une tente où l'on distribue des repas aux réfugiés. De façon impulsive, elle offre ses bras aux bénévoles. Elle se retrouve plongée dans l'aide aux réfugiés. Tout au long du roman, cette jeune femme nouera des liens avec différents personnages : *Isabelle, Josy, Béchir, Jalal, Drago* au risque d'en détériorer d'autres. Marie voit le réel des réfugiés et découvre leur misère. Elle essaie de retrouver sa valeur humaine, mais l'amère réalité l'en empêche. Cette expérience la trouble, mais lui permet aussi de se sentir utile.

À l'abri de rien d'Olivier Adam décrit notre réel et creuse inlassablement l'analyse de la société contemporaine en y dénonçant les profondes inégalités. De plus, ce romancier parvient à nous montrer comment les individus d'aujourd'hui, en difficulté dans la société, tentent de vivre au quotidien : repli sur les liens familiaux, sur des activités de loisirs modestes, sur la nature pour certains. Il met en scène des victoires temporaires, de fragiles moments d'équilibre et une bonne femme à multiples visages.

Mots-clés : *femme, tendresse, vie, abri, responsabilité.*

Abstract — In *A l'abri de rien*, Olivier Adam portrays a woman with many faces. She strives to free herself and provide human services to the marginalized. His heroine, Marie, a young woman, leads a banal life from which she longs to escape. From the beginning of the novel, she is depressed and unemployed, and following her errant act, she manages her job as a housewife. Married to Stéphane, a school bus driver, with whom she has two children. Bored with her daily life, she no longer finds meaning in her

existence, so similar to so many others, no longer able to take an interest in those around her.

One day, she passes by a tent where meals are being distributed to refugees. Impulsively, she offers her arms to the volunteers. She finds herself immersed in helping refugees. Throughout the novel, this young woman forms bonds with various characters: *Isabelle, Josy, Béchir, Jalal, and Drago*, at the risk of damaging others. Marie sees the reality of the refugees and discovers their misery. She tries to rediscover her human value, but the bitter reality prevents her. This experience troubles her, but also allows her to feel useful.

In *Sheltered from Nothing*, Olivier Adam describes our reality and tirelessly delves into the analysis of contemporary society, denouncing its profound inequalities. Moreover, this novelist succeeds in showing us how today's individuals, struggling in society, try to live their daily lives: retreating into family ties, modest leisure activities, and nature for some. He depicts temporary victories, fragile moments of balance, and a woman with many faces.

Keywords: *Woman, Tenderness, Life, Shelter, Responsibility.*

Introduction

À l'abri de rien est la voix libre de la femme. La voix résonnant fort annonce que la femme constitue la moitié de la société. Son rôle est efficace et important. Son existence illumine toutes les affaires de la vie. Elle porte un cœur semé d'affection et de passion. Elle voudrait réparer le monde avec ses faibles moyens croyant que le réel est comme son cœur pur. Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam nous présente un personnage féminin différent de celui de tant de femmes. Marie, son héroïne, personnage un peu moins armée pour le monde que les autres, mais aussi un peu moins résignée, semble plus en quête de sens que de bonheur. Elle suffoque. Elle plonge dans l'abîme pour se sentir exister, même maladroitement, même mal, jusqu'à la folie. Juste pour respirer.

Dans *À l'abri de rien*, Marie raconte son parcours : elle estime sa vie familiale, adore ses enfants ; aime et respecte son époux. Un monologue intime présente toute son existence lorsqu'elle évoque ses rapports avec ses enfants qu'elle voudrait tant ne pas voir grandir trop vite. Lorsqu'elle cède à un irrésistible besoin de trouver ailleurs un sens à sa vie, elle décide de tout donner, au risque de se perdre. Son engagement pour être total remplit le vide immense qu'elle ressentait auparavant, mais en même temps, il la dépasse.

Marie se considère comme quelqu'un de généreux auprès des réfugiés, mais également comme une personne manquant de raisonnement auprès de sa famille. Elle ne peut pas faire un équilibre entre son besoin de famille et l'aide des réfugiés. Dans cette œuvre romanesque, Olivier Adam nous reflète la nature de la femme touchant par les malheurs et les misères des plus faibles.

Dans son œuvre romanesque, Olivier Adam montre simplement que l'injustice sociale et la persécution des marginalisés sont le symbole de *la Chute fatale* – celle d'un monde actuellement en perte. *À l'abri de rien* met en garde contre l'effondrement anticipé des valeurs occidentales. Le monde occidental y apparaît comme profondément décadent. Ce

roman confirme aussi l'intérêt d'Olivier Adam pour les rapports entre l'Orient et l'Occident dans le monde contemporain. Marie néglige sa famille, oublie ses enfants pour réparer l'injustice du monde.

Dans cette étude, nous tentons de montrer les manifestations du pouvoir de la femme et les signes évidents de sa volonté face aux épreuves ; en un mot fort : sa capacité à la résistance ; sa résilience. Des questions ne manquent pas alors de surgir du tréfonds de notre conscience et de notre réflexion :

- Jusqu' à quel point la femme est-elle simplement une créature normale ou bien est-elle, au-delà des apparences et des conventions, une entité de l'imaginaire ?
- Dans quelle mesure la femme est-elle capable de faire face aux obstacles ?
- Quelles sont les choses qui sont à même de bousiller irrémédiablement la vie modeste d'une femme mariée ?
- Pourquoi une héroïne aiderait-elle des réfugiés qui ne sont absolument « rien » pour elle ?
- Quel regard portera-t-elle désormais sur ces personnes inconnues, anonymes ?
- Et quel regard portera-t-elle dès lors sur ceux qui essaient de les aider ? Est-ce par humanisme ou par ennui ?
- Quelles sont les limites contraignantes d'une aide humanitaire ? Où commence-t-elle et où s'arrête-elle ?
- L'héroïne pourra-t-elle réellement se sauver ; préserver sa propre personne en espérant sauver celles des Autres ? Se perdra-t-elle encore plus face à ces situations de sauvetage illégales ?
- Quels sont finalement les multiples visages de la femme que nous fait découvrir et nous révèle une œuvre magistrale telle que *À l'abri de rien* ?

1. La vie normale et familiale

À l'abri de rien est un roman subtil, touchant et bouleversant depuis son titre jusqu'à sa dernière ligne. Son titre précise son contenu porteur à l'évidence de deux sens : *explicite* et *implicite*. Le sens explicite fait voir qu'il existe aussi des gens vivant en plein air ; sans abri. Ils ne possèdent ni maison qui les protège contre la pluie ; ni vêtements, ni repas, ni chaussures. Ces personnes marginalisées sont fragiles ; en conséquence, leurs droits sont très faciles à violer. Ils n'ont aucun droit de s'opposer, encore moins d'exprimer leurs points de vue. Leurs destins sont inconnus. Leur vie est en danger, constamment menacée :

« [...] un type qui marchait face au vent, dans la pluie diagonale, couchée presque. Ils étaient tellement épuisés, tellement démunis tous ces types, tellement habitués à marcher tête nue et sans manteau qu'ils ne prenaient même plus la peine de se protéger. J'ai pensé qu'au point où ils en étaient, ils ne devaient plus rien sentir, ni le froid ni les grêlons, ni la faim ni la fatigue » (Adam, 2007, p. 21).

Selon Olivier Adam, « *les gens en proie à une forme de résistance ou de quête et d'une fragilité extrême me touchent toujours* »¹. Il existe aussi un autre sens implicite que le lecteur comprend en lisant les événements du roman : un sens moral, sachant que chacun de nous peut facilement perdre le rythme de sa vie quotidienne, traverser une période difficile, errer toute la journée, frapper par l'ennui et l'angoisse, négliger soi-même et sa famille – notamment si l'on affronte une épreuve pathétique comme celle de Marie l'héroïne de *À l'abri de rien*, au point de se dire :

« Ma vie était la leur, leur vie était la mienne, rien ne nous distinguait vraiment, rien ne distingue jamais vraiment personne. Le noyau dur est trop dur » (Adam, 2007, p. 110).

À ce propos, la couverture de *À l'abri de rien* d'Olivier Adam nous incite à bien réfléchir :

une jeune femme (sûrement Marie), debout sur le sable, fixant son attention sur l'horizon, portant son sac à dos. Elle se présente de dos ; ne s'intéressant ni aux gens ni à leurs paroles. Elle laisse derrière elle les soucis de la vie, lassée de son amère réalité. Devant elle, une mer terrifiante se refermant sur des gens en danger. Elle les observe attentivement. Elle pense peut-être à leur destin ou au danger menaçant leur vie. Une telle attitude semble bien montrer le caractère discret et perdu du personnage, voire carrément indifférent : elle recherche cependant quelque chose, mais clairement elle ne sait pas quoi. Le paysage autour d'elle est triste.

À l'évidence, Olivier Adam a suivi le schéma narratif traditionnel, divisant et structurant le récit en cinq étapes principales : ❶ *la situation initiale*, ❷ *l'élément perturbateur*, ❸ *les péripéties*, ❹ *l'élément de résolution* et ❺ *la situation finale*. L'auteur commence son roman par la description détaillée de l'état d'âme de son héroïne : une femme n'acceptant pas sa réalité et aspirant au changement. Marie entre en scène dès les premières lignes du roman. Ses interrogations personnelles comme principal protagoniste sur sa vie familiale, sur la société d'aujourd'hui sont très réalistes et choquantes. Progressivement, l'auteur dépeint alors l'environnement où vit l'héroïne : une maison avec un salon. Il introduit ensuite les personnages le mari Stéphane, la fille Lise, le fils Lucas, sa sœur Clara, etc.

Olivier Adam nous brosse le portrait général de Marie, héroïne de *À l'abri de rien*, jeune femme d'origine modeste, ennuyée de sa vie quotidienne, mariée à Stéphane, chauffeur de bus scolaire au salaire à peine suffisant pour les faire vivre, eux et leurs deux adorables enfants : Lise et Lucas – depuis qu'elle a perdu son boulot de caissière suite à une dispute avec un client.

« Devant la maison d'en face, deux femmes discutent. [...] Elles attendent que leur homme rentre du boulot, leurs enfants de l'école. Je les regarde et je ne peux m'empêcher de penser : c'est ça leur vie, attendre toute la journée le retour de leurs gamins ou de leur mari en accomplissant des tâches pratiques et concrètes pour tuer le temps. Et pour l'essentiel, c'est aussi la mienne. Depuis que j'ai perdu mon boulot

¹ Interview complète dont sont extraites ces citations sur le site Evéne – Olivier ADAM. *Le ciel, le soleil et la mer...* Interview filmée à la librairie Dialogues de Brest en février 2009 (durée : 12 mn) – à propos du roman *Des vents contraires* et de son travail d'écriture.

c'est la mienne. Et ce n'est pas tellement pire. Le boulot au supermarché c'était pas beaucoup mieux j'avoue » (Adam, 2007, p. 7).

Marie occupe ses journées comme elle peut, passant son temps entre quatre murs, entre lecture des petites annonces, ménage, courses, repassage dans l'attente du retour des enfants et de son compagnon. Elle est accablée sous les tâches quotidiennes et banales. Son quotidien ne constitue qu'une longue série de tâches :

« J'ai quitté la cuisine et je suis passée au salon, ou bien ai-je fait le tour des chambres. Je ne sais plus et ça n'a pas d'importance. Alors disons que c'était le salon. Je ne m'attarde pas là non plus. Il n'y a rien de spécial à en dire [...] » (Adam, 2007, p. 7).

Sa vie est ennuyeuse et elle passe sa journée avec une monotonie, engluée dans un quotidien terne et répétitif, elle vit la détresse silencieuse de la pauvreté ordinaire dans les petites zones de banlieue aux maisons toutes identiques et aux rues mortes.

« Millions de maisons identiques aux murs crépis de pâle, de beige, de rose, millions de volets peints s'écaillant, de portes de garage mal ajustées, de jardinets cachés derrière... millions de téléviseurs allumés dans des salons Conforama... Millions d'hommes et de femmes invisibles et noyés, d'existences imperceptibles et fondues ». (Adam, 2007, p. 6)

Olivier Adam dépeint à son habitude les gens modestes mais ici, il s'attache plus particulièrement à une jeune femme, en pleine dépression tentant de se trouver une raison pour fuir le rythme de sa vie ennuyeuse et pour vivre librement loin de la domesticité de son mari et de ses enfants. En plus, Adam met en scène une femme cherchant sortir de son milieu et de sa banlieue. Elle cherche une échappatoire pouvant bouleverser sa vie :

« La vie banale des lotissements modernes. À en faire oublier ce qui les entoure, ce qu'ils encerclent. Indifférents, confinés, retranchés, autonomes. Rien : des voitures rangées, des façades collées les unes aux autres et les gosses qui jouent dans la lumière malade » (Adam, 2007, p. 6).

Dans la situation initiale, Adam nous dépeint une image d'une femme lasse de sa vie banale en nous montrant les raisons contre lesquelles son personnage principal se révolte : maisons identiques et, aussi hommes et femmes invisibles et noyés d'existences inhumaines. Sa description détaillée de son héroïne, son état d'âme et sa révolte contre sa vie banale préparent le lecteur à l'étape du changement. C'est une bonne technique d'Olivier Adam pour capter l'attention de ses lecteurs.

Marie est nerveusement fragile. Elle vit avec Stéphane son époux et leurs enfants Lucas et Lise. Une fois Stéphane et les enfants sont partis, elle erre comme une âme en peine dans la maison : « seule dans la cuisine, le nez collé à la fenêtre où il n'y a rien. Rien » (Adam, 2007, p. 6).

À *l'abri de rien* met en scène l'ennui et l'angoisse qui nous frappent pendant notre vie quotidienne. L'auteur nous rend des personnages attachants et bouleversants. Il brosse un tableau très sombre d'une femme mariée vivant dans une zone de lotissements dans une ville côtière Calais pas très loin de l'Angleterre.

« J'ai toujours été aimanté par les lieux de périphérie. Je me suis rendu compte que mes personnages portaient toujours de ces zones périurbaines pour gagner une autre périphérie, plus ultime, celle des Finistère, des bords de mer, des rivages et des falaises. Je crois que c'est comme un appel d'air »².

Son héroïne nous raconte sa vie si ennuyeuse, son quotidien ressemblant à un carrousel qui n'arrête pas de tourner au même rythme, elle nous parle de la monotonie de chaque jour avec tant de détails. Sa vie est mêlée d'ennui, espoir, désillusion, dépression. Olivier Adam écrit son roman à la première personne du singulier (Je) pour inviter ses lecteurs à partager l'intimité des pensées de son héroïne :

« Comment ça a commencé ? Comme ça je suppose » (Adam, 2007, p. 6).

Dans *À l'abri de rien*, Marie incarne un personnage principal hanté par un vide existentiel frappé par la vie banale des lotissements modernes entre ANPE, gamins, lessives, dettes et ennui, qui va signer sa lente désagrégation. Mais elle est entourée par une belle famille : un mari Stéphane « chauffeur, qui l'aime et l'estime », une petite Lise « belle comme un cœur », Lucas « son petit bonhomme » la tiennent debout malgré médicaments et « antécédents ». Ce vide qu'elle n'arrive pas à combler, la dévore. Sa vie ressemble à celle de tous ses voisins mais cette petite fille mal grandie ayant la nostalgie de la mer de son enfance, ne supporte pas cet ennui qui la mine.

« Se lever se nourrir travailler manger voir des amis aller au cinéma regarder la télévision passer voir sa mère s'occuper des enfants faire ses comptes les magasins l'amour tout est profondément pareil » (Adam, 2007, p. 110).

Selon Françoise Sagan, « *la vie, c'est comme les vagues, une mauvaise, une bonne...* » (1969, p. 52).

Marie lutte contre l'angoisse avec l'impression que sa jeunesse s'est enfuie. Aussi se demande-t-elle :

« Pourquoi la vie nous abîme à ce point ? Cette foutue dent qu'elle a contre nous, est-ce qu'on a vraiment mérité ça ? » (Adam, 2007, p. 34).

Olivier Adam nous montre que Marie est devenue la spectatrice inerte de son monde qui se délite imperceptiblement, où ses envies et ses rêves ne sont plus qu'un lointain souvenir.

En lisant *À l'abri de rien*, nous déduisons que la position des narrateurs permet justement l'observation de la vie des autres avec une acuité particulière. Marie ne se sent plus bien chez elle, au sein de sa famille, et regarde donc sa vie avec un certain recul. Mais ce roman dresse le portrait de Marie qui pour plusieurs raisons se sent à bout de forces. Elle a pourtant des acquisitions pour être heureuse : un mari, deux enfants, une maison :

« On vivait là c'était pas grand-chose, mais on était heureux » (Adam, 2007, p. 16).

² Interview complète dont sont extraites ces citations sur le site Evéne – Olivier ADAM. *Le ciel, le soleil et la mer...* Interview filmée à la librairie Dialogues de Brest en février 2009 (durée : 12 mn.) – à propos du roman *Des vents contraires* et de son travail d'écriture.

Pour elle, il n'y a plus d'équilibre. Olivier Adam nous présente Marie incarnant la jeune femme au chômage aux prises avec une vie monotone.

Olivier Adam nous dessine une impression générale que son héroïne n'est pas contente de sa réalité. Elle ne satisfait pas sa curiosité et son ambition. Alors, Marie cherche à fuir ce quotidien, celui-ci peut aussi se révéler apaisant. Cette vie concrète et réduite, modeste et résolue peut être un horizon. Dans *À l'abri de rien*, le personnage de Marie incarne cette aspiration à une vie humaine. Selon David Le Breton, « *l'homme est relié au monde par un permanent tissu d'émotions et de sentiments. Il est à tout instant affecté, touché par les événements* » (2004, p. 114).

2. Le bouleversement changeant la vie

À *l'abri de rien* nous apprend que l'être humain est né libre et marche naturellement dans sa vie jusqu'à un événement bouleversant. Celui-ci change sa vie à la meilleure : être humain présentant des services à l'humanité, aidant les marginalisés, les faibles, facilitant la vie devant les handicapés et les pauvres, ou à la pire : *être inhumain, méchant, exploiteur*. Cette conception-là est comprise à travers la lecture de *À l'abri de rien*.

Olivier Adam nous dépeint une héroïne d'une vie banale ou plutôt normale, elle est lasse de son existence, subitement elle se trouve dans une situation difficile. Elle a besoin d'aide. Elle ne peut pas se sauver. À *l'abri de rien* nous apprend que l'être humain ne peut pas vivre isolé des autres. Dans un moment, Chacun de nous doit tendre la main pour aider l'autre à se relever.

Dans cette étape, Olivier Adam présente son élément perturbateur, l'événement bouleversant la stabilité initiale du roman : un soir, elle rentre avec son fils Lucas, tombe en panne de voiture en rase campagne et sous une pluie battante. Le pneu est crevé sur la route la nuit :

« Au fond c'était juste un pneu crevé sur une route la nuit, pas de quoi paniquer mais j'étais terrorisée, incapable de rien décider. Lucas grelottait sur la banquette arrière. [...] je voyais son visage très pâle dans le rectangle et je crois que moi aussi j'attendais cela de lui. Qu'il nous tire de ce pétrin » (Adam, 2007, p. 23).

Elle est secourue par un réfugié qui lui la répare. Il repart sans annoncer son identité et sans réclamer quoi que ce soit. C'est un « *Kosovar* » – terme générique car tout le monde les appelait *les Kosovars* –, avec un air sale et crevé, habit déchiré :

« Devant, il y avait tous ces types que je n'osais jamais regarder, ils avaient l'air sale et crevé, ils étaient si maigres sous leurs habits déchirés. Tout le monde les appelait les Kosovars, mais c'étaient surtout des Irakiens, des Iraniens, des Afghans, des Pakistanais, des Soudanais, des Kurdes » (Adam, 2007, p. 14).

À *l'abri de rien*, son élément perturbateur est intéressant et en même temps surprenant. Pour faire soutenir les réfugiés dans les événements de son roman, Olivier Adam présente les derniers avec une bonne image : *une personne aidant les autres dans des cas de nécessité et n'attendant pas de récompense malgré ses conditions de vie inhumaines* :

« C'est quoi votre nom ? Je ne sais pas pourquoi je lui ai demandé ça, il s'appelait Jalal et qu'est-ce que j'en avais à foutre ? On s'est regardés un moment, je suppose qu'il attendait que je lui donne quelque chose, une pièce, un billet, ou bien que je lui propose de l'emmener quelque part mais je n'y ai même pas pensé, pas une seconde ça ne m'a traversé l'esprit. Il a fini par remonter son col, il a craché par terre et s'est éloigné. En quelques secondes, il avait disparu, avalé par la nuit » (Adam, 2007, p. 26).

De plus, il met en évidence les justifications pour lesquelles son héroïne Marie va tendre la main aux réfugiés. Aussi, dans son roman, Adam fait du réfugié le premier bienfaiteur présentant ses services sans récompense. Marie, effrayée, ne comprend pas :

« Un homme marchait vers nous. Il était maigre et voûté, avec un visage en couteau noir de barbe. Il s'est approché jusqu'à coller son front à la vitre, [...] Lucas a glissé sa main dans la mienne et je l'ai serrée si fort que ses petits os ont roulé sous la peau. De sa voix nouée il m'a supplié, ferme à clé maman, ferme à clé maman, mais je n'ai pas bougé d'un pouce, j'étais paralysée » (Adam, 2007, p. 25).

Le lendemain, au hasard de ses promenades au bord de la mer, elle le rencontre. Elle se rend compte que c'est un Kosovar vivant dans la rue et faisant tout son possible pour pouvoir rejoindre l'Angleterre :

« Ça peut choquer, surtout quand j'écris un livre sur la question des grands clandestins à Sangatte, mais il m'arrive d'avoir l'impression que j'écris parfois des livres entiers pour quelques descriptions de ciels et de bords de mer »³.

Marie le reconnaît dans un groupe d'hommes en haillons massés près du Monoprix. Quelques instants plus tard, sans trop savoir pourquoi, elle le suit dans une tente dressée près de la mairie et se trouve réquisitionnée par les bénévoles distribuant de la soupe et du pain à ces réfugiés sans papiers et sans identité qui, pétris de froid, de faim et de peur, errent par centaines dans la région depuis la fermeture du camp de Sangatte, dans l'espoir de gagner l'Angleterre.

« Je n'ai jamais compris pourquoi ils l'avaient fermé ce camp. Les choses n'avaient fait qu'empirer » (Adam, 2007, p. 15).

Marie pense alors. Depuis, ils dorment n'importe où, dans la rue, les blockhaus, les passages, les entrées, près de la gare ou dans le parc public, au risque de se faire ramasser avec brutalité par les forces de l'ordre et abandonner quelques cinquante kilomètres plus loin. Dans *À l'abri de rien*, la violence que la société fait subir aux plus faibles, aux réfugiés de Sangatte, est très sensible.

À partir de ce jour-là, la vie de la jeune femme se change. Elle se consacre totalement, aux distributions de repas, de couvertures, de chaleur humaine, soigne les blessés légers et se passionne pour ces hommes que tout le monde nie, que la police traque : *Jalal, Drago, Béchir et les autres*. Obsessionnellement, Marie s'étourdit dans cette activité occupant son

³ Interview complète dont sont extraites ces citations sur le site Evène – Olivier ADAM. *Le ciel, le soleil et la mer...* Interview filmée à la librairie Dialogues de Brest en février 2009 (durée : 12 mn) – à propos du roman *Des vents contraires* et de son travail d'écriture.

temps et ses pensées, comme une échappatoire à sa réalité. Cette opportunité inattendue de s'ouvrir aux autres lui apparaît comme une opportunité inespérée de renouer avec la vie et, le cœur en bannière, elle fonce dans cet autre monde.

À *l'abri de rien* d'Olivier Adam met en relief la lutte de la femme pour l'émancipation, les thèmes des douleurs familiales, du manque, des identités flottantes, de l'inadaptation sociale, de la fuite, de l'immigration clandestine et de la réinvention de soi. Il évoque également la France « périphérique », en particulier la banlieue parisienne, Sangatte, et sont très fortement marqués par les paysages de bords de la mer, en particulier ceux de la Côte d'Émeraude en Bretagne.

À *l'abri de rien* met en scène Marie, en proie à des difficultés et des obstacles: finir le mois quand les salaires suffisent à peine, tenir le coup, ... Marie essaie de masquer une grande fragilité intérieure. Elle se sent vide et son esprit, dès le départ, entame le chemin menant à la dépression.

3. La sensibilité humaine

Nous sommes au 21^e siècle, l'époque où dans le nord de la France, dans tous les pays européens, reste et règne un climat sombre-dramatique, où les immigrés clandestins souffrent de la faim, du froid, accentué par les actes de répression incessants des forces de l'ordre. Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam sublime la femme sensible, tendre, si faible et prise devant les conditions humaines. Sous les yeux, elle témoigne la torture des réfugiés, les policiers les maltraitent et les considèrent comme des animaux :

« Ils les ont traînés par les bras, les pieds, les cheveux. J'ai vu leurs dos et leurs ventres frotter contre le bois. Et le bruit sourd des coups sur leurs corps, le raclement de leurs os sur le plancher, le choc de leurs crânes sur les marches j'entends tout encore, il suffit que je ferme les yeux et je revois tout, je me tenais là pétrifiée effarée les yeux écarquillés et la bouche ouverte. J'ai dû laisser échapper un cri » (Adam, 2007, p. 19).

Selon Bozarslan Hamit, « *quand les hommes sont soumis à autrui et que, asservis, ils deviennent comme des instruments et dépendent d'eux, ils sont gagnés par la paresse. Ils perdent peu à peu tout espoir* » (2014, p. 74).

Ces scènes du maltraitèrent et les conditions inhumaines des réfugiés font naître le côté lumineux et humain dans le personnage de Marie. Et à travers la description des conditions déshumanisées des malheureux, Olivier Adam prépare le terrain aux lecteurs de concevoir le procès des réfugiés, et fournit aussi son héroïne des justifications qui l'aident à justifier ses situations à l'égard des réfugiés servant cible aux railleries.

Marie a perdu le fil de sa vie. Plus rien n'arrête son regard, sauf ce jour-là, un groupe d'hommes en haillons massés près du Monoprix. Sans savoir pourquoi, elle pénètre dans la tente dressée près de la mairie, se joint aux bénévoles pour servir des repas à ceux que, dans la ville, on appelle les kosovars :

« Ouais, ben si vous voulez vraiment le remercier, le mieux ce serait encore de nous filer un coup de main, parce que tous ces types ont sacrement besoin d'aide, croyez-

moi. Allez voir Josy là-bas, il lui faut quelqu'un pour préparer les assiettes » (Adam, 2007, p. 24).

Elle se consacre entièrement à la survie de ces hommes en perdition. Elle leur donne tout : de la nourriture, des vêtements, son temps, son argent. Entraînée malgré elle dans un drame intime, elle s'expose à tous les dangers, y compris celui d'y laisser sa peau.

Sa ville abrite un camp de réfugiés persécutés. Ces hommes, – de nationalités diverses : « *c'étaient surtout des Irakiens, des Iraniens, des Afghans, des Pakistanaï, des Soudanais, des Kurdes* » (Adam, 2007, p. 14) –, ont connu l'horreur et vivent dans des conditions inhumaines, isolés de leurs familles, traqués par les autorités, incertains de leur avenir et même du lendemain inconnu. Marie décide de leur porter secours. Ses actions, d'abord rationnelles, l'emènent progressivement jusqu'à la démesure. En voulant les sauver, la jeune femme instable et fragile se perd elle-même. Elle néglige sa famille, indifférente aux affaires de son mari, à la tendresse de ses enfants :

« j'ai dit : "– je dois y aller, je finirai demain " et je suis sortie du Centre comme une furie. Je me suis engouffrée dans la voiture, j'ai roulé à toute bringue jusqu'à l'école. Quand je suis arrivée, il n'y avait plus personne. La grille était fermée » (Adam, 2007, p. 53).

Marie réagit avec une sensibilité humaine à l'égard des faibles croyant que sa famille pourrait vivre sans elle, et que son absence est normale. Et par conséquent, elle aurait l'occasion de disparaître :

« Quand je suis rentrée, Lise était devant la télévision et sur l'écran, Nemo glissait dans le bleu. En tailleur, les genoux sous la table basse, Lucas faisait ses devoirs et je me suis demandé comment il arrivait à se concentrer avec toutes ces tortues hilares. Je suis restée un moment à les regarder en silence, la petite happée par les courants turquoise, le grand penché sur ses cahiers. J'aurais aussi bien pu disparaître. Tout aurait continué comme avant » (Adam, 2007, p. 53).

Dans *À l'abri de rien*, Marie se plonge dans leur quotidien, pour leur servir la soupe, leur fournir des vêtements et les accompagner dans leurs démarches. Elle va tout abandonner, tout donner, y compris ses biens personnels, dans une fuite éperdue, une urgence qu'elle ne peut réfréner :

« J'ai donné tout ce que j'avais sur moi, tout ce qui me restait, j'ai regagné la voiture, j'ai rempli mon sac et j'y suis retournée, entrer là-dedans c'était comme plonger au cœur de l'enfer. J'ai repris la distribution là où je l'avais laissée, j'ai fait le tour du hangar » (Adam, 2007, p. 142).

Elle va être confrontée à l'amère réalité que vivent ces migrants au quotidien : *le froid, la faim, la peur, la violence, les arrestations, les humiliations, la souffrance et la mort...* Selon Simone Weil, « *l'homme est piqué par la faim, ou tout au moins par la pensée elle-même lancinante qu'il sera bientôt saisi par la faim* » (1955, p. 80). On est saisi par ce tourbillon inexorable. Marie au bord d'un précipice, qui pourrait tout perdre mais qui a cependant la chance d'être aimée, comprise et attendue par sa famille.

Oliver Adam nous dessine des personnages souvent complètement perdus cherchant leur place dans une société en chaos. Les événements de l'*À l'abri de rien* nous touchent énormément. Et cette façon de sonder l'intimité de ces personnages à travers leurs difficultés à trouver leurs places sociales captive complètement l'attention et estime le rôle de la femme dans la société. Olivier Adam montre que du jour au lendemain, Marie revit. Elle s'investit corps et âme pour eux, aux côtés d'Isabelle, volontaire au centre d'aide de la ville. Cette cause devient vite une obsession. Ses priorités se changent.

Marie perd pied avec la réalité et glisse peu à peu dans la folie. Ce roman est un témoignage désastreux et dérangeant des événements passés dans notre monde vécu. *À l'abri de rien* nous découvre le beau visage lumineux de la femme : *la charité, l'altruisme et son amour du travail bénévole*. Malgré les fautes commises par le personnage de Marie à l'égard de sa famille, *À l'abri de rien* met en scène la collision entre la sensibilité d'une femme et la situation inhumaine des réfugiés – collision qui provoque *révolte et indignation*.

Marie est simplement un personnage pleinement humain que soulève la misère inhumaine, le dénuement absolu dans lesquels vivent les immigrés, à la fois exilés, clandestins et sans abri. L'absurdité de leur situation : coincés dans une ville parce qu'on les empêche d'aller ailleurs, ils sont traqués et harcelés avec une violence injustifiable parce qu'ils y restent malgré eux.

4. Le miroir social et psychologique : reflet des rôles de la femme

Dans ses écrits, Olivier Adam nous montre que le miroir reflétant les rôles de la femme est celui de ses services rendus à la société et à sa famille. Ce romancier met en scène un personnage féminin ayant de bonnes qualités. Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam excelle aussi à nous dessiner une bonne image de la femme d'un monde contemporain dans lequel la valeur humaine est menacée, les droits de l'homme sont violés et le respect de la femme est dégradé. Nous trouvons que le personnage de Marie joue beaucoup de rôles dans cette œuvre romanesque. Adam la fournit des aptitudes pour assumer ses responsabilités et devenir une icône de l'altruisme, de la charité et du travail bénévole. Nous trouvons une femme à multiples visages : tendre, sensible, charitable, généreuse, fidèle à son époux, responsable, une bonne femme au foyer, faible devant les épreuves. Adam nous montre que la faiblesse physique de la femme n'est pas une mauvaise qualité, mais c'est un bon caractère féminin qui le distingue des autres êtres. En Marie, nous trouvons tant de visages de la femme :

4.1. La tendresse de la mère

Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam dessine une bonne image de la femme mère qui aime ses enfants. Pour elle, ses enfants sont ses ressources et le potentiel de ses forces. Ce romancier exprime la tendresse de la mère chez Marie d'une manière merveilleuse, une mère trouvant un plaisir quand elle jette un clin d'œil sur ses enfants. Selon David Le Breton, « *l'afectivité est toujours l'émanation d'un milieu humain donné et d'un univers social de sens et de valeurs* » (2004, p. 114). Pour elle, leur présence éclaire et réchauffe son univers et la beauté du monde n'existe qu'en eux. Olivier nous met en évidence une mère inséparable de ses enfants :

« Lise a déboulé dans le salon et en un éclair sa présence a tout illuminé, réchauffé l'air et la lumière. Avec ses grands yeux bleus, elle était belle comme un cœur, une vraie petite princesse. Elle est venue se blottir contre moi sur le canapé » (Adam, 2007, p. 09).

Dans *À l'abri de rien*, nous trouvons une femme attachée très fortement à sa fille. Olivier Adam nous y présente une copie d'une mère affectueuse respectant le point de vue de sa fille. Elle lui présente ses excuses par amour. *À l'abri de rien* est une bonne leçon pour la relation d'affection entre mère et fille :

« Je lui ai demandé pardon et j'ai embrassé ses cheveux, leur parfum d'épineux, de résine et de bois. Je l'ai serrée plus fort » (Adam, 2007, p. 10).

Ce roman nous apprend que l'excuse et les câlins sont le bon remède des problèmes dans la famille en cas d'une faute commise.

Pour Marie, son fils est son bonhomme et les baisers et les câlins sont des manifestations de l'amour maternel :

« Dehors il pleuvait des cordes. J'ai couru jusque chez Martine, [...] Lucas a enfilé ses chaussures et pendant tout ce temps, je l'ai bouffé du regard mon bonhomme. Je crois que si on avait été rien que nous deux, je me serais jetée sur lui pour le couvrir de baisers et le serrer dans mes bras. Mais Martine nous observait de ses yeux mornes. Alors je me suis contentée de passer une main dans ses cheveux » (Adam, 2007, p. 13).

Olivier Adam illustre les sacrifices de la mère dans le personnage de Marie. En cas de danger, la mère est le premier protecteur de ses enfants. Chez Olivier, la mère se sacrifie toujours pour ses enfants. Elle protège son fils contre le froid pouvant lui causer du mal. Dans son œuvre, Olivier nous reflète les principes de ses personnages féminins voulant aider et protéger tout le monde contre le danger et le mal jusqu'à aller à la folie ou à la déroute, ou à la dérive, c'est pourquoi nous découvrons la raison pour laquelle Marie défend féroce ment les droits des réfugiés à la vie.

4.2. La fidélité à l'époux

Chez Olivier Adam, au cours de son parcours, son héroïne Marie rencontre tant de personnes intervenant dans sa vie. Elles jouent le rôle de l'allié, celui qui l'aide et lui donne la possibilité de se surpasser et de rejoindre la normalité et le centre ou celui qui illumine son cheminement vers le bonheur. *À l'abri de rien* met en évidence le soutien et l'appui que Marie a reçus de son mari, sa famille, ses amies pendant son parcours pour se libérer. Nous voyons que son amie Martine et sa famille ont été parmi les premiers au sein des membres du réseau de soutien. Selon Ève Lachance, « la majorité des recherches [...] inclut trois grandes catégories au sein des membres du réseau de soutien, soit : les amis, la famille et les autres » (2017, p. 19).

Dans ce roman, la femme a besoin de rapports pour qu'elle puisse trouver son identité, sa liaison aux autres. Marie a confiance en Stéphane son mari. Il l'aime sans dire pourquoi, elle l'adore follement par ses sentiments. La relation entre Marie et Stéphane se base sur l'amour. Entre Stéphane et Marie, nous trouvons une histoire d'amour. Olivier Adam expose franchement les sentiments refoulés de la femme à la jeunesse et son attachement à son

bien-aimé depuis la jeunesse – à cet âge, la femme vit le fol amour et la violence de la passion :

« Quand on s'est rencontrés, il avait dix-huit ans. [...] Parfois nos regards se croisaient et je lui soufflais un baiser, ou bien une grimace pour le détendre » (Adam, 2007, p. 08).

Il est évident que cet écrivain sublime le rôle de la femme. Il nous dépeint une femme au foyer gardant les habitudes quotidiennes de son mari. Il nous révèle évidemment un des secrets du calme dans la relation conjugale, c'est l'affection et les baisers, surtout à la rentrée du mari de son travail. Marie observe minutieusement les mouvements de son mari et garde par cœur les détails de sa journée :

« Je n'ai pas bougé, je ne l'ai pas regardé, ses gestes à force je les connaissais par cœur, je les voyais défilier dans ma tête, sa cravate qu'il dénouait, le dernier bouton de sa chemise qu'il faisait sauter, sa veste qu'il posait sur la chaise, le réfrigérateur qu'il ouvrait pour se servir une Amstel, et après ça, seulement après ça, Lise qu'il embrassait sur le front, et moi sur le crâne » (Adam, 2007, p. 11).

Marie vit son parcours dans une région balnéaire du nord de la France Calais. Elle a tout pour être épanouie : un mari (Stéphane) qui l'aime et des enfants adorables (Luca et Lise). Ses enfants sont très attachés à elle et l'embrassent dès qu'ils la rencontrent :

« Lise m'a embrassée sur la joue gauche, Lucas sur la droite, tous les deux en même temps comme ils faisaient toujours » (Adam, 2007, p. 37).

Une famille sans exploits, mais l'ambiance d'amour, de compréhension, d'indulgence et du respect se répand entre eux. C'est bien dans la sphère privée que les personnages trouvent une forme de repos.

Dans *A l'abri de rien*, Marie, dans son milieu social où elle ne trouve pas sa place, se replie sur son univers familial, sur son quotidien, sur les liens affectifs mais aussi sur la nature. Elle y trouve ce qui va la tenir en vie, lui permettre de concevoir la réalité. Pas de luttes collectives: chaque personnage s'adapte avec sa vie, bricole un équilibre fragile, sauve des moments d'harmonie, sans conquête définitive. Marie se perdant elle-même, manquant les repères du chemin va plus loin dans la recherche de soi-même. Heureusement, pour elle, son entourage veille sur elle :

« C'est Stéphane qui m'a ramassée. Une fois de plus c'est lui qui était là et lui seul. Comme le jour où je l'avais rencontré » (Adam, 2007, p. 144).

Ici, Olivier Adam révèle pourquoi la femme aime et respecte son homme. Elle l'aime car il est son premier protecteur dans la nécessité. Il fait attention à elle :

« Mais il m'aimait. Oui, il m'aimait je le sais mieux que quiconque. Même s'il gueulait pour un rien, même si c'était parfois le roi des cons, même si le canapé l'avait englouti depuis des années, le téléviseur hypnotisé les bières anesthésiées il m'aimait, il faisait attention à moi. Il veillait sur moi et me protégeait même si je n'avais aucune envie qu'on veille sur moi et qu'on me protège » (Adam, 2007, p. 28).

Stéphane, en bon mari, mais rejeté et impuissant, tente désespérément de sauver sa famille mais ne comprend rien. Même si Marie est engluée devant la télé, négligeant ses enfants, il aime encore sa femme et la respecte.

4.3. Le sentiment de responsabilité

L'héroïne d'Olivier Adam rencontre des difficultés et des contraintes dans la vie. Que ce soit dans la recherche du boulot, dans la tentative d'aider les réfugiés, elle essaie d'affronter des épreuves et parfois elle peut être tentée de tout abandonner. Mais Olivier invite ses lecteurs à partager avec son héroïne les soucis et la responsabilité en ce qui concerne les réfugiés et à faire tout le possible pour tenir fermes pour vivre heureux.

À *l'abri de rien* illustre une femme responsable respectant son rôle comme responsable de ses enfants. Elle partage l'homme à la responsabilité. Chaque matin, elle emmène ses enfants à l'école et garde les horaires de leur école :

« Je les ai laissés devant l'école. [...] Je les ai regardés entrer dans la cour, se faufiler au milieu de leurs camarades occupés à courir dans tous les sens, à s'échanger des cartes illustrées ou à pousser des billes » (Adam, 2007, p. 37).

De plus, ses enfants l'attendent avec impatience :

« Quand je suis arrivée devant le club Lucas m'attendait » (Adam, 2007, p. 19).

Dans *À l'abri de rien*, Olivier nous dévoile la conception de la société occidentale à l'égard du rôle de la femme. Il nous présente une femme responsable des frais du foyer. Elle économise pour vivre. Elle partage la responsabilité avec son mari. Elle sait que son mari ne gagne pas lourd et elle ne travaille plus :

« Si j'allais pouvoir payer. Elle savait parfaitement que Stéphane ne gagnait pas lourd et que je ne travaillais plus. Tout le monde le savait de toute façon. Surtout ici. J'ai regardé la somme sur l'écran » (Adam, 2007, p. 39).

Olivier Adam nous présente son héroïne comme un soutien de famille et sa présence est considérée comme indispensable à la vie de sa famille.

Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam dessine la responsabilité envers d'autres personnes, envers les amies, la famille, aux sentiments de l'autre, aux rapports. Marie d'Adam a un instinct maternel et elle se considère gardienne, nourrice, et assistante. Elle est tisserande des rapports dont elle a tellement besoin. Elle s'intéresse à tous les membres de sa famille et n'oublie personne.

« Au rayon jouets j'ai pris une voiture et trois poupées Barbie, trois jeux Playstation, j'ai pas regardé les prix, je suis passée aux vêtements pour Stéphane, j'ai attrapé trois jolies chemises et deux pulls et j'ai filé aux caisses » (Adam, 2007, p. 37).

Olivier Adam dépeint inexorablement une femme très engagée dans sa vie quotidienne. Son engagement le plus convaincant et efficace prend forme au sein des relations quotidiennes avec sa famille. Chez Marie, il semble que sa famille représente une sphère privilégiée et inédite qui lui permet d'intégrer quotidiennement son souci de responsabilité sociale :

« Un instant j'ai pensé aux enfants : ils avaient dû manger à la cantine, je les imaginais perdus dans la cour à m'attendre en me cherchant des yeux comme des âmes en peine » (Adam, 2007, p. 48).

Penser à ses enfants occupe une grande partie de sa vie. De son point de vue, elle voit que son souci pour ses enfants remplace son travail à l'extérieur de la maison.

4.4. L'accessibilité au changement

Dans *À l'abri de rien*, Marie désire le changement et elle s'efforce d'y parvenir. Elle n'accepte pas de rester immobile à sa place. Depuis que l'écrivain a commencé son roman, on s'attend à un réel changement, que ce soit dans son personnage ou dans l'environnement qui l'entoure :

« j'aurais vraiment voulu être quelqu'un d'autre » (Adam, 2007, p. 20).

Olivier Adam décrit explicitement le sentiment intérieur de son héroïne désirant le changement :

« Il pleuvait de plus en plus fort, il grêlait même, des poignées de cailloux lancés du ciel » (Adam, 2007, p. 21).

Cette phrase signifie que les vents du changement lui tombent sur la tête comme la pluie.

Olivier Adam nous montre aussi que la mort de Béchir provoque un nouveau cataclysme dans la vie de Marie. La scène de mort de Béchir et la flaque de sang évoque l'horreur et l'écœurement chez Marie qui a trouvé un asile de paix auprès de Stéphane son mari. Cette scène change totalement Marie et la frappe d'horreur et de stupéfaction :

« Je me suis approchée et d'où j'étais je pouvais voir la bagnole en travers et dans la lumière des phares le corps inanimé et la flaque de sang. Je ne sentais plus mes jambes ni le reste de mon corps, je ne me suis même pas sentie vomir là sur le bas-côté dans le talus ras » (Adam, 2007, p. 137).

Pour réparer l'injustice du monde, Marie a décidé de faire fi de l'illégalité et du regard des Autres, de se perdre jusqu'au bout dans le don d'elle-même, au risque de tout perdre et de basculer dans la folie. À mesure qu'elle se détache de son ancienne vie, et accepte le changement. Son quartier la montre du doigt ou l'insulte ; des bagarres éclatent à l'école des enfants ; son mari, impuissant et en butte à la moquerie générale, perd patience au risque de perdre lui aussi son emploi. Mais Marie n'en a cure. Elle franchira sans hésiter toutes les étapes jusqu'à accompagner un de ses protégés dans ses démarches de demande d'asile, jusqu'à vider son maigre compte bancaire pour permettre à un réfugié Bechir d'atteindre, peut-être, cet ailleurs tant espéré.

« Je l'ai suivi jusqu'à une porte grise, avec juste un petit rectangle doré et le numéro de la pièce écrit en noir. J'ai frappé mais personne n'a répondu. On a hésité un instant. Dans le haut-parleur, son nom s'est mis à grésiller à nouveau alors j'ai ouvert. [...] On s'est assis et Bechir a commencé à se mordre les doigts » (Adam, 2007, p. 114).

4.5. La faiblesse devant les épreuves de la vie

Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam dépeint notre réel comme il est. Il illustre à travers son héroïne Marie que la vie comporte toujours son lot d'épreuves et de défis. Marie est moins armée pour supporter. Elle demande de l'aide, à sa famille pour pouvoir se montrer résistante :

« Cet après-midi en revenant de chez le médecin. J'espérais encore qu'on éviterait le pire. J'espérais vraiment qu'on éviterait le pire. Il n'a pas fini sa phrase, il a pris ma main et l'a serrée si fort, j'ai compris qu'il pleurerait, qu'il pleurerait comme je ne l'avais jamais vu pleurer » (Adam, 2007, p. 146).

À *l'abri de rien* nous dévoile un Olivier Adam comme véritable romancier du réel. Il décrit le réel sans hypocrisie : « *J'évite aussi le beau, la jolie phrase. La clé, c'est le truc de Bukowski [écrivain américain 1920-1994] : essayer de chercher la phrase juste et nulle.* »⁴

Dans *À l'abri de rien*, nous découvrons que chacun réagit différemment face aux défis et aux difficultés de la vie. Le pire serait de porter un jugement moral sur ces différences, de décréter que les premiers sont courageux et pas les autres. D'autant que la même personne peut faire preuve d'adversité dans une circonstance et se révéler plus faible dans une autre : « *Quand les lois s'appuient sur des peines, elles annihilent le courage* » (Bozarslan, 2014, p. 72).

Nous trouvons que Marie était si courageuse avec les réfugiés et leur présente tant d'aides :

« Tu t'embarques sans réfléchir dans des choses qui te dépassent, tu te mets en danger, j'ai bien dit en danger, ce que tu fais avec cette femme est tout simplement illégal et tu risques la prison » (Adam, 2007, p. 104).

Elle n'hésite pas une seule seconde quand l'affaire s'attache à un humilié ou un marginalisé :

« J'ai dit d'accord. Je n'ai pas réfléchi ni hésité une seule seconde. J'ai dit bon d'accord, je viendrai t'aider ce soir, je viendrai chez toi faire le repas, préparer leurs lits et tout. » (Adam, 2007, p. 72).

Mais elle était si faible devant la mort, l'absence d'une chère personne comme Béchir et ne supporte pas de voir le sang versé d'un homme :

« Je l'ai vu sauter par-dessus la glissière de sécurité, les flics ont stoppé net ils ont sorti leurs flingues ils le tenaient en joue. Il a traversé les deux premières voies. J'ai entendu des pneus crisser et juste après un choc, un impact sourd. Comme une pastèque qui s'écrase sur du carrelage. Les flics ont sauté sur la voie ils ont traversé à leur tour en faisant des grands signes aux voitures pour qu'elles s'arrêtent » (Adam, 2007, p. 137).

⁴ Interview complète dont sont extraites ces citations sur le site Evéne – Olivier ADAM. *Le ciel, le soleil et la mer...* Interview filmée à la librairie Dialogues de Brest en février 2009 (durée : 12 mn) – à propos du roman *Des vents contraires* et de son travail d'écriture.

Pour Marie, la perte d'un être cher a éveillé une profonde peur de la mort et aussi voir le sang versé d'un homme tué déclenche une peur panique de la sauvagerie de notre univers injuste. Marie se trouve mal à l'aspect du sang.

Les personnages d'Olivier Adam sont toujours du milieu modeste et un bon exemple du réel. Nous déduisons que la fragilité de Marie est liée à sa personnalité, à des forces et faiblesses façonnées par son éducation et ses expériences de la vie. Sa capacité à surmonter une épreuve est donc si faible. *À l'abri de rien* nous informe que la connaissance de soi aide à surmonter un moment difficile. Olivier Adam est honnête dans la présentation de son héroïne. Marie n'a pas la capacité de résister le traumatisme et surmonter l'épreuve :

« Nue devant la glace, j'ai contemplé mon corps et je n'ai rien reconnu, ce n'était pas moi c'était autre chose, quelqu'un d'autre, j'avais l'air d'un cadavre, j'avais l'impression que tout mon sang m'avait quittée et que j'étais complètement sèche à l'intérieur » (Adam, 2007, p. 145).

Chez Olivier Adam, son héroïne sait demander de l'aide dans le temps propice lors d'un moment difficile. Elle retourne à la maison pour demander de l'aide à sa famille, ce qui est important, c'est de ne pas rester seul avec les problèmes et les souffrances.

Dans *À l'abri de rien*, Olivier Adam utilise des mots très cliniques comme « *clandestins* », « *migrants* » alors que derrière se cachent des gens qui fuient la guerre, la pauvreté, et se retrouvent harcelés, violentés en permanence. Il y a aussi Calais, cette ville française où le chômage est assez fort, où beaucoup de gens vivent sous le seuil de pauvreté. Une espèce de tableau originel un peu cauchemardesque, qui provoque l'indignation. Par la lutte et la faiblesse de Marie devant les souffrances des réfugiés, Olivier Adam a rendu hommage à ceux qui défendent les droits de vie auprès des réfugiés.

Conclusion

À l'abri de rien raconte une partie vivante de notre univers contemporain et fait la part belle aux beaux sentiments. À la fois poignant, parfois cruel, ce roman d'une grande intensité nous plonge dans la vie, ou plutôt la survie, parfois l'horreur de la vie. Entre lucidité et désespoir, Olivier Adam nous présente un roman réellement touchant. IL a bâti un roman bouleversant où l'émotion affleure à chaque phrase. *À l'abri de rien*, symbole d'un profond humanisme, résonne comme un hommage à la vie brisée des humbles. Il est une traque de l'humain et de ses fêlures à partir de la radiographie d'une femme à bout de souffle, entre révolte et tentation de disparaître, qui fait l'expérience de la compassion jusqu'à la folie. Adam nous présente Marie d'un milieu modeste lutte féroce pour se libérer de sa vie banale. Elle va très loin pendant son parcours. Elle a été choquée par la grossièreté et la méchanceté de son monde développé. Elle ne peut pas supporter car son éducation et sa culture sont limitées, elle est frappée par la stupéfaction et l'étourderie.

Dès les premières pages, la résistance et la résilience de Marie captivent notre attention. Olivier Adam a pourvu son héroïne de bonnes qualités: la sensibilité, sa foi pour les droits des marginalisés. Le style de cet écrivain très particulier nous touche. Ses phrases dont le rythme saccadé, entre phrases longues et haletantes, énumérations parfois interminables, ponctuation fantaisiste, jouent la correspondance avec l'urgence chaotique des situations et

deviennent facteur de malaise. De plus, son rythme est cassé par l'absence de certaines virgules dans des énumérations fréquentes, litanies nous faisant ressentir le caractère désabusé, déprimé de l'héroïne : Marie. La langue très personnelle, libre, tantôt orale et ordinaire tantôt créative et riche d'images et de détails bouscule le lecteur et empêche la prise de repères.

Olivier Adam maîtrisant l'art de rendre singulier le quotidien, réussit inexorablement à transcrire les émotions de Marie, de la femme d'une façon juste et touchante. Il nous offre un roman dérangeant, parfois, mais fort et original qui ne peut laisser indifférent et mérite absolument l'estime. Marie représente la conscience humaine de chaque libre au monde. Elle souffre tant qu'elle ne peut plus se guérir.

Adam dépeint habilement tant de visages de la femme dans un seul personnage de Marie. Ce roman est socialement ancré à la vie d'une femme aspirant au changement et aussi à l'aide des réfugiés, à leur manière, à leur amère réalité. La lecture d'Olivier Adam a levé les inhibitions, et a permis de retrouver le plaisir de la narration, de la construction de vrais personnages. Ce romancier a réussi à inventer un personnage de notre univers contemporain, dont il montre toutes « *les querelles théoriques* ». C'est dire qu'il influe indirectement sur son lectorat en puissance.

Références

- ADAM, Olivier (2007). *À l'abri de rien*. Paris : Éditions de l'Olivier, coll. « Points ».
- AGAMBEN, Giorgio ([1978] 2002). *Enfance et histoire*. Paris : Payot et Rivages, « Petite Bibliothèque Payot ».
- BACHELARD, Gaston ([1957] 2012). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF, « Quadrige ».
— (1968). *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF, « bibliothèque de philosophie contemporaine », 4^e édition.
- BORNAIS, Marie-France (2012). « Olivier Adam – Les Lisières, le moi et le monde ». *Le Journal de Québec*, 7 octobre, p. 14.
- BOZARSLAN, Hamit (2014). *Le luxe et la violence : Domination et contestation chez Ibn Khaldûn*. CNRS Éditions.
- BUSNEL, François (2012). « Olivier Adam : “On se ment beaucoup à soi-même” ». *L'Express*, 28 août, http://www.lexpress.fr/culture/livre/olivier-adam-on-sement-beaucoup-a-soi-meme_153041.html
- CRAPANZANO, Vincent (1994). Réflexions sur une anthropologie des émotions. *Terrain*, n° 22, p. 109-117.
- DERRIDA, Jacques (1976). *Fors, Les mots anglés* de Nicolas Abraham et Maria Torok – Préface à *Cryptonymie, Le verbier de l'homme aux loups*. Paris : Aubier-Flammarion, « la philosophie en effet ».
- ERNAUX, Annie (2011). *Écrire la vie*. Paris : Éditions Gallimard.
- FOUQUET, Emmanuel (éd.) (2001). Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré.
- GAUDÉ, Laurent (2002). *On ira voir la mer*. Paris : L'école des loisirs, « Médium ».
— (2002). *Poids léger*. Paris : l'Olivier.

- (2003). *La messe anniversaire*. Paris : L'école des loisirs, « Médium ».
- (2004). *Passer l'hiver*. Paris : l'Olivier.

LACAN, Jacques (1975). *Le Séminaire, Encore*, livre XX. Paris : Seuil.

LACHANCE, Ève (2017). *Perceptions du soutien social reçu par les proches aidants d'une personne atteinte d'un trouble affectif bipolaire*. Mémoire – Maîtrise en service social, direction de recherche Louise Picard. Québec, Canada : Université Laval. <https://hdl.handle.net/20.500.11794/27459>

LE BRETON, David (2004). *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.

MAUROIS, André (1939). *Un Art de vivre*. Paris : Librairie Académique Perin.

MELMAN, Charles, Lebrun Jean-Pierre (2005). *L'Homme sans gravité : Jouir à tout prix*. Paris : Gallimard, « Folio essais ».

RIPERT, Pierre (1995). *Dictionnaire des citations de langue française*. Paris : PML.

SAGAN, Françoise (1969). *Un peu de soleil dans l'eau froide*. Paris : René Julliard.

SERY, Macha (2014). « Olivier Adam : "Oui, je me suis assigné une mission" » – Interview. *Le Monde des Livres*, 14 septembre 2014.

https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/09/17/olivier-adam-oui-je-me-suis-assigne-une-mission_4489225_3260.html

WEIL, Simone (1955). *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*. Paris : Gallimard.

Pour citer cet article

Galal GAD GAD GOMAA, « La femme à multiples visages dans *À l'abri de rien* d'Olivier Adam », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 423-441.